

Thierry Piras

- Achèvement à l'acte du penser -

« De Parménide au transfert »



Mai 2015

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

www.enpasseanalytique.com

Que ce soient les centres de data et leurs process de stockage et de redistribution des données, qu'il s'agisse aussi de l'échange mercantile de joueurs de football entre les différents clubs de la planète ou bien encore de l'envoi de sommes d'argent d'un compte bancaire à un autre, il est question toujours d'une utilisation du terme de transfert. Cette action de déplacer, donc du passage d'un lieu à un autre, marque le transfert comme opération du mouvement, du temps et d'un questionner sur la nature de ce qui serait changement entre l'avant et l'après. Nous ne considérerons ici le transfert que comme expression d'une lecture psychique spécifique à la psychanalyse. De ce quelque chose qui anime l'expérience analytique et qui fonde entre les deux protagonistes, la scène d'un dévoilement outrepassant le seul acte de l'immédiateté de la parole et de l'agir. Cette mécanique qui se déroule dès le début de l'analyse, comme un long ruban de Moebius, pose la problématique d'un au-delà de l'évidence. Par ce qui se dit et se joue entre l'analysant et l'analyste, la parole s'effrite au réel du semblant, pour un réel, lui encore à déchiffrer au risque de l'apparence. Si l'analyste devient en quelque sorte le miroir réfléchissant d'un impossible à dire, d'un avant non identifié comme tel, car lourd d'une pesée du refoulement et du désir, il n'est pas ce qu'il est pas pour l'analysant. Plus que le produit d'une substitution, d'un autre en place d'un autre, le transfert fait invitation à l'économie psychique, dans ce qu'elle possède sa propre dépossession au dire. Reprenons l'invitation de Parménide aux cavales qui conduisent à dépasser les portes du langage pour un dévoilement au non-dévoilement, pour que nous puissions y atteindre cette énigme latente de l'être. Le deuxième fragment du Poème nous mène sur la détermination que « comment il est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas », mais aussi « à savoir qu'il n'est pas et que le non-être est nécessaire ». Au troisième fragment, cette unique affirmation pose invitation au dévoilement : « Le même, lui, est à la fois penser et être ». D'ailleurs, Leibniz est le premier qui, dans les Principes de la nature et de la grâce (1714), a formulé la question telle quelle : « pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien? » Heidegger et Sartre poursuivront ce constat. Ne serait-il pas possible, ici que nous posions ces constats de l'héritage de l'existant, par une interpellation sur le transfert lui-même? Pourquoi y a-t-il le refoulé, et pas plutôt rien? Pourquoi y a-t-il le transfert, et pas plutôt rien?

Arrêtons nous un instant sur le terme de vérité, qui en français et en latin (*veritas*) sont des affirmatifs, à l'inverse du privatif posé par le terme grec « Ἀλέθεια ». Le privatif alpha instaure à partir de « Λήθη » le non-dévoilement. Il est ce qui échappe à la mémoire et provient du verbe « λήθω » (je cache). En quelque sorte la vérité serait ce dévoilement du

non-dévoilement. Mais si l'assignation de la vérité comme dévoilement n'est elle-même intelligible que relativement à un non-dévoilement plus initial, ne devons nous pas en conclure que le dévoilement de la vérité a pour effet de détruire la non-vérité du voilement, en lui extorquant un déceler de ce qu'elle a pour nature de révéler? Ainsi la vérité ne s'oppose pas à l'erreur ou à l'illusion, mais à l'oubli. Ce qui au sens de la psyché correspondrait au refoulement. Parler, c'est déjà déclarer l'être ; si le penser et l'être sont le même, c'est avant tout parce que la pensée, de l'être, en est. Ainsi, à toute parole qui prétend affirmer l'existence du non-être, Parménide pourrait faire le même type d'objection qui sera faite à son « école » à propos de l'existence du mouvement : comme il suffit de marcher pour prouver l'existence du mouvement, il suffit de parler pour déclarer, dans cette parole même, l'existence de l'être. Alors nous pourrions poser qu'à l'occasion de cette parole de transfert c'est l'être même qui fait invitation sur la scène analytique. Cette parole de transfert qui justifie à elle seule l'existence du transfert comme constat d'un étant : il y a le transfert plutôt que rien. Le transfert est et ne peut pas non-est. Il ne s'agit pas de valider l'existence du transfert, l'oeuvre de Freud et de Lacan suffisent à cela. Il peut sembler nécessaire de se questionner non plus seulement sur le « pourquoi le transfert », mais sur un « pour qui le transfert » plus à même de donner sens à ce qui ferait voile, non plus seulement au savoir, mais à la prise en compte d'un existant. Prenons l'exemple d'un analysant qui, installé dans l'amour de transfert, pour reprendre une expression lancinante, distille à chaque rencontre un peu de ce quelque chose du transfert d'amour.

À part exister comme réceptacle de ce retour d'amour, l'analyste ne sert à rien comme individu. Ce ne sont pas ses qualités humaines, son apparence physique ou bien encore même son savoir qui conditionneraient « l'opération du Saint-Esprit » du transfert, mais l'unique fait qu'il est instauré par l'analysant de l'être de l'étant. Il en est de ses sentiers de projections, de représentations, et de substitutions, véritable parade nuptiale d'un dévoilement de cet au-delà des portes du Poème de Parménide. Devrions-nous interroger l'Oracle, pour comprendre la nature du transfert? Ce lien qui se tisse au fil du temps de l'analyse, greffé sur un autre temps qui se dévoile peu à peu, celui du manque à être justement, ne doit pas faire appel à une quelconque pensée magique. Si mystère il y a, c'est bien celui de l'existence qui décroise la mascarade du sujet à le faire comme être, et non plus seulement comme semblant. Cette scène de l'expérience analytique est en quelque sorte une somme de mensonges à l'essence; d'un présent qui ne va manifester que les tourments et turpitudes des passés. Si la relation transférentielle est mensonge, elle l'est sur l'amour et sur ce qu'est l'analysant. Il ne serait peut-être pas trop incongru de

qualifier de non-être le transfert, non dans son étant, puisqu'il est, mais son non-dévoilement-voilement de l'être. L'analyste est un écoutant, car sachant de l'absent, du refoulé, du manque, du désir et de l'être. Il moissonnera les entre-dits, de toutes ces paroles absentes à leur origine, mais bien présentes dans cette scène de représentation, qu'est le transfert. Représentation, où les acteurs et les textes n'existent que comme projections dans le temps, dans ce qui est nommé retour du refoulé et contenu manifeste du transfert. Si l'analysant vit ou subit le transfert, il ne le conjugue nullement ; il n'en est que le figurant involontaire. Le scénario s'écrit au gré des mouvements de confrontations de la psyché à son incomplétude à faire retour à un moi, déjà orphelin du savoir de l'être. Pourquoi donc le transfert plutôt que rien? Est-ce l'attraction naturelle de l'ipséité à l'altérité qui mènerait inexorablement le Je à se livrer à un Tu, pour ce qu'il est ou ce qu'il pourrait être, un substituant, un étant plutôt que rien. Ces paroles, ces dires absents du passé de l'analysant, à ces figures de désir que furent ses parents, ou plus exactement leur désir et son angoisse, n'ont pas été, mais ont par là même pris existence par l'absence. Cet analysant ne fut-il pas en quelque sorte du non-être au mot, tout en étant de l'être du manque? Le transfert ne signifie pas que l'on peut se contenter de jouer une farce, aussi transgressive soit-elle. Le transfert appartient à la mécanique de l'altérité, de cette relation de vérité qui se compose à l'archet de la libre association.

À l'analyse du nouage borroméen du RSI, il conviendrait d'adjoindre le nouage tout autant borroméen, entre l'être, le non-être et le penser. Le lien de l'être et du non-être est le paradigme du non-lien ; le lien de l'être et du penser est un lien d'indiscernabilité qui ne fait pas lien ; et quant au lien du penser au non-être, il est interdit. Finalement nous avons l'impossible, l'indiscernable et l'hétérogène comme liens. L'hétérogène pur : être et non-être ; l'indiscernable : être et pensée ; l'impossible : pensée et non-être. Impossibles, indiscernables et hétérogènes sont les trois instances du lien. Impossibles, mais toute fois nommés ces liens font existence, tout comme le refoulement qui ne fait saillie à son existence visible par ce qui est dit comme retour du refoulé. Mais n'est-ce pas le langage qui se pose comme pièce maîtresse à toute saisine du manque qui n'en finit pas de danser avec le néant, non dans sa réalité d'existant, mais dans celle de manifestation au semblant ? Le transfert existe, car il fait exister l'inexistant ; il est l'obturateur qui donne clarté à des passés insaisissables. Le transfert est, et il est souvent insupportable à toute raison occultée du dévoilement de l'essence. Avons-nous en présence, un individu, un symptôme, ou bien un langage en effervescence d'une construction impossible et possible à toute finitude?

Bibliographie

Parménide - Le poème

Barbara Cassin - Parménide Sur la nature ou sur l'étant- Points Essais

Jean Beaufret - Parménide Le poème - PUF

Jean Bollack - Parménide : de l'Étant au Monde - Verdier poche

Martin Heidegger - Introduction à la métaphysique - Gallimard

Alain Badiou - Le Séminaire (1985) - L'être 1 - Parménide - Ouverture Fayard

Alain Badiou - Le Séminaire (1986-1987) - L'être 3 - Heidegger - Ouverture Fayard

Fragment 1

Les cavales qui m'emportent, aussi loin que mon cœur allait, m'accompagnaient, puisqu'ils m'ont mené, me conduisant vers le chemin éloquent du démon, qui porte l'homme qui sait à travers toutes les villes ; c'est sur cette route que j'étais transporté ; c'est sur cette route en effet que me portaient les cavales très habiles, tirant un char, et des jeunes filles montraient le chemin.

L'essieu dans les moyeux jetait le cri de la flûte, brûlant ; en effet il était pressé de chaque côté par les roues jumelles faites au tour, quand se hâtaient de faire escorte les Héliades, ayant laissé les demeures de la Nuit, vers la lumière, repoussant de leur tête, avec leurs mains, leurs voiles. Là sont les portes des chemins de la Nuit et du Jour, et les tiennent des deux côtés (= en haut et en bas) un linteau et un seuil de pierre ; celles-ci éthérées sont pleines sur leurs grands châssis. Justice qui châtie fortement possède leurs clés qui s'échangent (qui fonctionnent dans les deux sens) ; les jeunes filles, l'ayant apaisée par de douces paroles, la persuadèrent habilement de repousser pour elles, bien vite, le verrou des portes ; celles-ci s'ouvrirent en grand, ayant basculé, ayant fait tourner les axes garnis de cuivre dans les écrous alternativement, tous deux fixés par des chevilles et des agrafes ; et voici que par là, à travers les portes, les jeunes filles guidaient tout droit sur la grand-route le char et les cavales.

Et la Déesse m'accueillit avec empressement, elle prit dans sa main ma main droite, et voici la parole qu'elle m'adressa et me dit : « Jeune homme accompagné d'immortels cochers et de cavales qui te porte, arrivant à notre demeure, salut ! puisque ce n'est pas un mauvais destin qui t'a fait emprunter ce chemin (il est à l'écart des sentiers battus des hommes), mais Thémis et Dikè (la justice et le droit). Il faut que tu sois complètement informé, et du cœur intrépide de la Vérité, cercle parfait, et des opinions des mortels, en lesquelles il n'est nulle confiance (nul crédit) vraie. Hé bien, quoi qu'il en soit, apprend aussi cela, qu'il fallait que les objets apparents (les phénomènes ?) soient acceptables, s'étendant tous à travers tout.

Fragment 2

Allons, si moi je parle, toi, écoute mes paroles et retiens-les, quelles sont les seules voies de recherche à concevoir ; l'une, comment elle est et qu'elle ne peut pas ne pas être, est le sentier de la Persuasion (en effet il accompagne la Vérité), l'autre, à savoir qu'elle n'est pas et qu'il est nécessaire qu'elle ne soit pas [ou : que le non-être est nécessaire], j'affirme qu'il est un sentier tout à fait inconnu ; tu ne saurais connaître en effet ce qui n'est pas (en effet il ne conduit à aucun résultat) ni l'énoncer.

Fragment 3

On pourrait être tenté de traduire, comme Jean-Paul Dumont, « Car même chose sont la pensée et l'être », ce qui fait de Parménide un précurseur du cogito ; mais Jean Bollack fait très justement remarquer que cela ne correspond pas à la syntaxe grecque, qui impose que le sujet porte l'article, et que l'attribut n'en ait pas. Il faut donc renverser les termes, et traduire, comme Jean Beaufret, « le même, lui, est à la fois penser et être ».

Fragment 4

Regarde pourtant ce qui est absent, fortement présent par l'esprit ; il n'empêchera pas [ou « tu n'empêcheras pas », si le verbe est un moyen, 2e pers.] l'être d'être tenu par l'être, ni dispersé partout complètement selon l'ordre du monde, ni rassemblé.

Fragment 5

Traduction : Peu m'importe d'où je commencerai ; en effet là même je reviendrai à nouveau.

Fragment 6

Il faut dire et penser que l'être est ; l'être en effet est, le néant n'est pas ; voilà ce que je t'ai ordonné d'exprimer. De cette première voie de recherche je t'écarte, et ensuite de celle-ci que les mortels qui ne savent rien imaginent, doubles têtes ; en effet l'impuissance pousse leur esprit errant dans leur

poitrine ; ils sont emportés également sourds et aveugles, frappés d'hébétude, foules indécises, pour qui l'être et le non-être sont considérés comme la même chose et pas la même chose, et le chemin de tous revient sur ses pas.

Fragment 7

Jamais en effet tu ne pourrais imposer que le non-être soit ; mais toi, de cette voie de recherche écarte ta pensée, et que l'habitude si expérimentée ne te force pas sur cette voie, à manier un oeil qui n'observe pas et une ouïe pleine de bruit et une langue, mais à décider par un raisonnement l'argument très controversé que je t'expose.

Fragment 8

Seul reste encore la parole du chemin, à savoir qu'il est ; sur cette route sont beaucoup de signes qu'étant in/engendré il est aussi indestructible, ses membres en effet sont intacts, il est intrépide et sans fin ; jamais il n'était ni ne sera, puisqu'il est à présent tout entier à la fois, un, d'un seul tenant ; quelle origine en effet lui rechercherait-on ? Comment, d'où aurait-il été accru ? Je ne permettrai ni de dire ni de penser que c'est du non-être ; il n'est pas dicible ni pensable qu'il ne soit pas. Quelle nécessité l'aurait poussé aussi, plus tard ou plus tôt, ayant commencé du néant, à naître ? Ainsi il faut ou bien qu'il soit absolument ou bien qu'il ne soit pas.

Jamais du non-être la force de la certitude n'admettra que quelque chose n'advienne à côté de lui ; c'est pourquoi Justice ne l'a laissé ni naître ni mourir, ayant relâché ses entraves, mais elle le tient ; la décision à ce sujet est en cela : il est ou il n'est pas ; il est donc décidé, comme c'est nécessaire de laisser cette voie, impensable et sans nom – elle n'est pas la voie de la vérité – et [de considérer] que l'autre existe, et est véridique. Comment serait ensuite l'être ? Comment serait-il né ? En effet, s'il est né, il n'est pas, ni s'il est un jour destiné à être. Ainsi sa naissance s'évanouit-elle, et sa mort mystérieuse.

Il n'est pas divisé, puisqu'il est tout entier semblable ; il n'est pas davantage en ce point, ce qui l'empêcherait de tenir ensemble, il n'est pas inférieur, mais il est tout entier plein d'être. Tout pour lui est d'un seul tenant ; l'être touche à l'être.

Mais immobile dans les limites de ses vastes liens, il est, sans commencement ni fin, puisque la naissance et la mort se sont égarées très loin, et que la certitude véridique les a repoussées. Le même dans le même était stable et gît au fond de lui-même et ainsi demeure à nouveau immuable. Une puissante nécessité le tient dans les liens de sa limite, qui de chaque côté lui fait obstacle. C'est pourquoi il est juste que l'être ne soit pas illimité ; il est en effet sans manque ; le non-être manque de tout.

C'est la même chose, penser, et ce à cause de quoi il y a une pensée. En effet sans l'être, dans lequel il a été nommé, tu ne trouveras pas la pensée ; rien d'autre en effet ni n'est ni ne sera en dehors de l'être, puisque le destin l'a attaché pour qu'il soit immobile et intact ; c'est par cela tout entier que le nom sera, tout ce que les mortels ont proposé, persuadés que c'était le vrai, naître et mourir, être et ne pas être, et changer de lieu et changer d'éclat sur la peau.

Mais puisqu'il y a une limite ultime, il est achevé, de partout semblable par sa courbure à une sphère bien ronde, au centre d'égale force partout ; en effet il est nécessaire que cela n'existe ni plus grand ni plus solide ici ou là. Ni il n'y a de non-être qui l'empêcherait d'arriver au semblable ni il n'y a un être qui serait ici plus, là moins qu'un [autre] être, puisqu'il est tout entier inviolable. En effet, partout semblable à lui-même, pourtant il demeure dans ses limites.

Là pour toi je cesse mon fidèle discours et ma pensée autour de la vérité ; loin de cela apprends les opinions mortelles en écoutant l'arrangement mensonger de mes paroles.

Ils ont posé des formes, pour nommer deux principes ; l'un d'eux, il ne faut pas [le nommer ?] – en cela ils se sont fourvoyés –. Ils ont interprété le corps en deux éléments contraires et ont posé des signes loin l'un de l'autre, à l'un le feu éthéré de la flamme, bienveillante et légère, partout semblable à elle-même, mais pas semblable à l'autre ; mais celui-ci en lui-même est contraire, nuit sans lumière, corps épais et pesant. Moi, pour toi, j'énonce ce qui semble tout entier un arrangement, afin que jamais nulle opinion des mortels ne te dépasse.

Fragment 9

Mais puisque tout a été nommé lumière et nuit et que les choses, selon leur puissance, ont reçu tel ou tel nom, tout est plein à la fois de lumière et de nuit sans lumière, des deux également, puisque le néant n'accompagne aucune des deux.

Fragment 10

Tu sauras la nature de l'éther et tous les signes dans l'éther et les effets destructeurs de la pure lampe du soleil sans souillure et tu apprendras aussi d'où proviennent ces effets tournant autour [de la terre ?] de la lune à l'oeil rond et sa nature, et tu découvriras aussi le ciel qui les tient séparés, d'où il est né et comment la nécessité, le conduisant, l'a contraint à contenir la limite des astres.

Fragment 11

Comment la terre et le soleil et la lune et l'éther commun à tous et la Voie lactée et le sommet de l'Olympe et la force brûlante des astres ont été poussés à naître.

Fragment 12

Les plus étroites en effet (?) étaient remplies de feu sans mélange, celles-là, après celles-ci, de nuit, et une part de feu se répand ; au milieu de celles-ci une déesse qui gouverne tout ; elle commande en effet en tout le terrible enfantement et l'union intime, envoyant au mâle la femelle pour s'unir et inversement, à nouveau, le mâle à la femelle.

Fragment 13

« Le premier de tous les dieux, elle [la génération] conçut Éros. »

Fragment 14

Errant autour de la terre, une lumière nocturne venue d'ailleurs.

Fragment 15

Toujours cherchant des yeux les rayons du soleil.

Fragment 16

Comme chacun détient un mélange de membres errants, ainsi l'esprit s'approche des hommes (vient aux hommes) ; le même en effet est ce que précisément pense la nature des membres chez les hommes, et en tous et en chacun ; le surplus est en effet la pensée.

Fragment 17

À droite les garçons, à gauche les filles...

Fragment 18

Quand l'homme et la femme mêlent en même temps les germes de Vénus, la vertu dans les veines les façonnant d'un sang divers, préservant un juste équilibre fabrique des corps bien formés. En effet si les vertus nées d'une semence mêlée se battent et n'en font pas une seule dans un corps mélangé, funestes elles contrarieront de leur double semence le sexe naissant.

Fragment 19

Ainsi selon l'opinion ces choses sont nées et donc sont et par la suite, après cela, ayant été nourries, mourront ; les hommes leur ont donné un nom comme emblème à chacune.

Texte original

Ἴπποι ταί με φέρουσιν, ὅσον τ' ἐπὶ θυμὸς ἰκάνοι,
πέμπον, ἐπεὶ μ' ἐς ὄδον βῆσαν πολύφημον ἄγουσαι
δαίμονος, ἧ κατὰ πάντ' ἄστη φέρει εἰδότα φῶτα·
τῆ φερόμην· τῆ γάρ με πολύφραστοι φέρον ἵπποι

[5] ἄρμα τιταίνουσαι, κοῦραι δ' ὄδον ἠγεμόνευον.
Ἄζων δ' ἐν χνοίησιν ἴει σύριγγος αὐτήν
αἰθόμενος - δοιοῖς γὰρ ἐπείγετο δινωτοῖσιν
κύκλοις ἀμφοτέρωθεν -, ὅτε σπερχοῖατο πέμπειν
Ἥλιάδες κοῦραι, προλιποῦσαι δώματα Νυκτός,

[10] εἰς φάος, ὡσάμεναι κράτων ἄπο χερσὶ καλύπτρας.
Ἐνθα πύλαι Νυκτός τε καὶ Ἥματός εἰσι κελεύθων,
καὶ σφας ὑπέρθυρον ἀμφὶς ἔχει καὶ λάινος οὐδός·
αὐταὶ δ' αἰθέριαι πλῆνται μεγάλοισι θυρέτροις·
τῶν δὲ Δίκη πολυποῖνος ἔχει κληῖδας ἀμοιβούς.

[15] Τὴν δὴ παρφάμεναι κοῦραι μαλακοῖσι λόγοισιν.
πεῖσαν ἐπιφραδέως, ὡς σφιν βαλανωτὸν ὀχῆα
ἀπτερέως ὥσειε πυλέων ἄπο· ταὶ δὲ θυρέτρων
χάσμ' ἀχανὲς ποίησαν ἀναπτάμεναι πολυχάλκους
ἄξονας ἐν σύριγγιν ἀμοιβαδὸν εἰλίξασαι

[20] γόμοις καὶ περόνησιν ἀρηρότε· τῆ ῥα δι' αὐτέων
ἰθὺς ἔχον κοῦραι κατ' ἀμαξιτὸν ἄρμα καὶ ἵππους.
Καὶ με θεὰ πρόφρων ὑπεδέξατο, χεῖρα δὲ χειρὶ
δεξιτερὴν ἔλεν, ὧδε δ' ἔπος φάτο καὶ με προσήυδα·
ὦ κοῦρ' ἀθανάτοισι συνάορος ἠνιόχοισιν,

[25] Ἴπποις ταί σε φέρουσιν ἰκάνων ἡμέτερον δῶ,
χαῖρ', ἐπεὶ οὔτι σε μοῖρα κακὴ προὔπεμπε νέεσθαι
τήνδ' ὄδον - ἧ γὰρ ἀπ' ἀνθρώπων ἐκτὸς πάτου ἐστίν -,
ἀλλὰ θέμις τε δίκη τε. Χρεῶ δέ σε πάντα πυθέσθαι
ἡμὲν Ἀληθείης εὐκυκλέος ἀτρεμὲς ἦτορ

[30] ἠδὲ βροτῶν δόξας, ταῖς οὐκ ἐνὶ πίστις ἀληθείης.
Ἄλλ' ἔμπης καὶ ταῦτα μαθήσεται, ὡς τὰ δοκοῦντα
χρῆν δοκίμως εἶναι διὰ παντὸς πάντα περῶντα.

II

Εἰ δ' ἄγ' ἐγὼν ἐρέω, κόμισαι δὲ σὺ μῦθον ἀκούσας,
αἴπερ ὁδοὶ μοῦναι διζήσιός εἰσι νοῆσαι·
ἢ μὲν ὅπως ἔστιν τε καὶ ὡς οὐκ ἔστι μὴ εἶναι,
Πειθοῦς ἐστὶ κέλευθος - Ἀληθείη γὰρ ὀπηδεῖ - ,

[5] ἢ δ' ὥς οὐκ ἔστιν τε καὶ ὥς χρεῶν ἔστι μὴ εἶναι,
τὴν δὴ τοι φράζω παναπευθέα ἔμμεν ἀταρπὸν·
οὔτε γὰρ ἂν γνοίης τό γε μὴ ἔδον - οὐ γὰρ ἀνυστόν -
οὔτε φράσαις.

III

... τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἔστιν τε καὶ εἶναι.

IV

Λεῦσσε δ' ὅμως ἀπεόντα νόῳ παρεόντα βεβαίως·
οὐ γὰρ ἀποτμήξει τὸ ἐδὸν τοῦ ἐόντος ἔχθεσθαι
οὔτε σκιδνάμενον πάντη πάντως κατὰ κόσμον
οὔτε συνιστάμενον.

V

Ξυνὸν δὲ μοί ἐστιν,
ὀππόθεν ἄρξωμαι· τόθι γὰρ πάλιν ἴξομαι αὖθις.

VI

Χρὴ τὸ λέγειν τε νοεῖν τ' ἐδὸν ἔμμεναι· ἔστι γὰρ εἶναι,
μηδὲν δ' οὐκ ἔστιν· τὰ σ' ἐγὼ φράζεσθαι ἄνωγα.
Πρώτης γάρ σ' ἀφ' ὁδοῦ ταύτης διζήσιος <εἴργω>,
αὐτὰρ ἔπειτ' ἀπὸ τῆς, ἣν δὴ βροτοὶ εἰδότες οὐδὲν

[5] πλάττονται, δίκρανοι· ἀμηχανίη γὰρ ἐν αὐτῶν
στήθεσιν ἰθύνει πλακτὸν νόον· οἱ δὲ φοροῦνται
κωφοὶ ὁμῶς τυφλοὶ τε, τεθηπότες, ἄκριτα φῦλα,
οἷς τὸ πέλειν τε καὶ οὐκ εἶναι ταῦτὸν νενόμισται
κοῦ ταῦτόν, πάντων δὲ παλίντροπός ἐστι κέλευθος.

VII

Οὐ γὰρ μήποτε τοῦτο δαμῆ εἶναι μὴ ἐόντα·
ἀλλὰ σὺ τῆσδ' ἀφ' ὁδοῦ διζήσιος εἴργε νόημα·
μηδέ σ' ἔθος πολύπειρον ὁδὸν κατὰ τήνδε βιάσθω,
νωμᾶν ἄσκοπον ὄμμα καὶ ἠχήεσαν ἀκουήν

[5] καὶ γλῶσσαν, κρῖναι δὲ λόγῳ πολύδηριν ἔλεγχον
ἐξ ἐμέθεν ρηθέντα.

VIII

Μόνος δ' ἔτι μῦθος ὁδοῖο
λείπεται ὥς ἔστιν· ταύτη δ' ἐπὶ σήματ' ἔασι
πολλὰ μάλ', ὥς ἀγένητον ἐδὸν καὶ ἀνώλεθρόν ἐστιν,

ἔστι γὰρ οὐλομελές τε καὶ ἀτρεμές ἢδ' ἀτέλεστον·

[5] οὐδέ ποτ' ἦν οὐδ' ἔσται, ἐπεὶ νῦν ἔστιν ὁμοῦ πᾶν,
ἔν, συνεχές· τίνα γὰρ γένναν διζήσεται αὐτοῦ;
πῆ πόθεν αὐξηθέν; οὔτ' ἐκ μὴ ἐόντος ἐάσω
φάσθαι σ' οὐδὲ νοεῖν· οὐ γὰρ φατὸν οὐδὲ νοητὸν
ἔστιν ὅπως οὐκ ἔστι. Τί δ' ἂν μιν καὶ χρέος ὤρσεν

[10] ὕστερον ἢ πρόσθεν, τοῦ μηδενὸς ἀρξάμενον, φῶν;
οὕτως ἢ πάμπαν πελέναι χρεῶν ἔστιν ἢ οὐχί.
Οὐδέ ποτ' ἐκ μὴ ἐόντος ἐφήσει πίστιος ἰσχύς
γίγνεσθαι τι παρ' αὐτό· τοῦ εἶνεκεν οὔτε γενέσθαι
οὔτ' ὄλλυσθαι ἀνήκε Δίκη χαλάσασα πέδησιν,

[15] ἀλλ' ἔχει· ἡ δὲ κρίσις περὶ τούτων ἐν τῷδ' ἔστιν·
ἔστιν ἢ οὐκ ἔστιν· κέκριται δ' οὖν, ὥσπερ ἀνάγκη,
τὴν μὲν ἔαν ἀνόητον ἀνόνημον (οὐ γὰρ ἀληθῆς
ἔστιν ὁδός), τὴν δ' ὥστε πέλειν καὶ ἐτήτυμον εἶναι.
Πῶς δ' ἂν ἔπειτα πέλοιτὸ ἐόν; πῶς δ' ἂν κε γένοιτο ;

[20] εἰ γὰρ ἔγεντ', οὐκ ἔστι, οὐδ' εἴ ποτε μέλλει ἔσεσθαι.
Τὼς γένεσις μὲν ἀπέσβεσται καὶ ἄπυστος ὄλεθρος.
Οὐδὲ διαιρετόν ἔστιν, ἐπεὶ πᾶν ἔστιν ὁμοῖον·
οὐδέ τι τῆ μάλλον, τό κεν εἴργοι μιν συνέχεσθαι,
οὐδέ τι χειρότερον, πᾶν δ' ἔμπλεόν ἔστιν ἐόντος.

[25] Τῷ ξυνεχῆς πᾶν ἔστιν· ἐὸν γὰρ ἐόντι πελάζει.
Αὐτὰρ ἀκίνητον μεγάλων ἐν πείρασι δεσμῶν
ἔστιν ἀναρχον ἄπαυστον, ἐπεὶ γένεσις καὶ ὄλεθρος
τῆλε μάλ' ἐπλάχθησαν, ἀπῶσε δὲ πίστις ἀληθῆς.
Ταῦτόν τ' ἐν ταῦτῳ τε μένον καθ' ἑαυτό τε κεῖται

[30] χοῦτως ἔμπεδον αὔθι μένει· κρατερὴ γὰρ Ἀνάγκη
πεύρατος ἐν δεσμοῖσιν ἔχει, τό μιν ἀμφὶς ἐέργει,
οὔνεκεν οὐκ ἀτελεύτητον τὸ ἐὸν θέμις εἶναι·
ἔστι γὰρ οὐκ ἐπιδέξ· μὴ ἐὸν δ' ἂν παντὸς ἐδεῖτο.
Ταῦτόν δ' ἔστι νοεῖν τε καὶ οὔνεκεν ἔστι νόημα.

[35] Οὐ γὰρ ἄνευ τοῦ ἐόντος, ἐν ᾧ πεφατισμένον ἔστιν,
εὐρήσεις τὸ νοεῖν· οὐδὲν γὰρ <ἦ> ἔστιν ἢ ἔσται
ἄλλο ἀπαρξ τοῦ ἐόντος, ἐπεὶ τό γε Μοῖρ' ἐπέδησεν
οὔλον ἀκίνητόν τ' ἔμεναι· τῷ πάντ' ὄνομ' ἔσται,
ὅσσα βροτοὶ κατέθεντο πεποιθότες εἶναι ἀληθῆ,

[40] γίγνεσθαι τε καὶ ὄλλυσθαι, εἶναί τε καὶ οὐχί,
καὶ τόπον ἀλλάσσειν διὰ τε χροῶ φανὸν ἀμείβειν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πείρας πύματον, τετελεσμένον ἐστί
πάντοθεν, εὐκύκλου σφαίρης ἐναλίγκιον ὄγκῳ,

μεσσόθεν ἰσοπαλῆς πάντη· τὸ γὰρ οὔτε τι μείζον

[45] οὔτε τι βαιότερον πελέναι χρεόν ἐστι τῆ ἢ τῆ.
Οὔτε γὰρ οὐκ ἔδν ἔστι, τό κεν παῦοι μιν ἰκνεῖσθαι
εἰς ὁμόν, οὔτ' ἔδν ἔστιν ὅπως εἶη κεν ἔδντος
τῆ μᾶλλον τῆ δ' ἴσσον, ἐπεὶ πᾶν ἐστιν ἄσυλον·
οἱ γὰρ πάντοθεν ἴσον, ὁμῶς ἐν πείρασι κύρει.

[50] Ἐν τῷ σοι παύω πιστὸν λόγον ἠδὲ νόημα
ἀμφὶς ἀληθείης· δόξας δ' ἀπὸ τοῦδε βροτείας
μάνθανε κόσμον ἐμῶν ἐπέων ἀπατηλὸν ἀκούων.
Μορφᾶς γὰρ κατέθεντο δύο γνώμας ὀνομάζειν·
τῶν μίαν οὐ χρεῶν ἐστιν - ἐν ᾧ πεπλανημένοι εἰσὶν -

[55] τάντια δ' ἐκρίναντο δέμας καὶ σήματ' ἔθεντο
χωρὶς ἀπ' ἀλλήλων, τῆ μὲν φλογὸς αἰθέριον πῦρ,
ἠπιον ὄν, μέγ' ἐλαφρόν, ἐωυτῷ πάντοσε τωῦτόν,
τῷ δ' ἐτέρῳ μὴ τωῦτόν· ἀτὰρ κάκεῖνο κατ' αὐτό
τάντια νύκτ' ἀδαῆ, πυκινὸν δέμας ἐμβριθές τε.

[60] Τόν σοι ἐγὼ διάκοσμον εἰοικότα πάντα φατίζω,
ὡς οὐ μὴ ποτέ τίς σε βροτῶν γνώμη παρελάσση.

IX

Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα φάος καὶ νύξ ὀνόμασται
καὶ τὰ κατὰ σφετέρας δυνάμεις ἐπὶ τοῖσί τε καὶ τοῖς,
πᾶν πλέον ἐστὶν ὁμοῦ φάεος καὶ νυκτὸς ἀφάντου
ἴσων ἀμφοτέρων, ἐπεὶ οὐδετέρῳ μέτα μηδέν.

X

Εἴση δ' αἰθερίαν τε φύσιν τά τ' ἐν αἰθέρι πάντα
σήματα καὶ καθαρᾶς εὐαγέος ἡελίοιο
λαμπάδος ἔργ' αἰδηλα καὶ ὀππόθεν ἐξεγένοντο,
ἔργα τε κύκλωπος πεύση περίφοιτα σελήνης

[5] καὶ φύσιν, εἰδήσεις δὲ καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχοντα
ἔνθεν ἔφν τε καὶ ὡς μιν ἄγους' ἐπέδησεν Ἀνάγκη
πείρατ' ἔχειν ἄστρων.

XI

πῶς γαῖα καὶ ἥλιος ἠδὲ σελήνη
αἰθήρ τε ξυνὸς γάλα τ' οὐράνιον καὶ ὄλυμπος
ἔσχατος ἠδ' ἄστρων θερμὸν μένος ὠρμήθησαν
γίνεσθαι.

XII

Αἰ γὰρ στεινότεραι πλήγτο πυρὸς ἀκρήτιο,
αἰ δ' ἐπὶ ταῖς νυκτός, μετὰ δὲ φλογὸς ἴεται αἶσα·
ἐν δὲ μέσῳ τούτων δαίμων ἢ πάντα κυβερνᾷ·
πάντα γὰρ <ἦ> στυγεροῖο τόκου καὶ μίξιος ἄρχει

Νπέμπουσ' ἄρσενι θῆλυ μιγῆν τό τ' ἐναντίον αὐτίς
ἄρσεν θηλυτέρῳ.

XIII

Πρώτιστον μὲν Ἔρωτα θεῶν μητίσατο πάντων ...

XIV

Νυκτιφαεὺς περὶ γαῖαν ἀλώμενον ἀλλότριον φῶς

XV

αἰεὶ παπταίνουσα πρὸς ἀγὰς ἠελίοιο.

XVI

Ὡς γὰρ ἕκαστος ἔχει κρᾶσιν μελέων πολυπλάγκτων,
τὼς νόος ἀνθρώποισι παρίσταται· τὸ γὰρ αὐτὸ
ἔστιν ὅπερ φρονέει μελέων φύσις ἀνθρώποισιν
καὶ πᾶσιν καὶ παντί· τὸ γὰρ πλέον ἐστὶ νόημα.

XVII

δεξιτεροῖσιν μὲν κούρους, λαιοῖσι δὲ κούρας ...

XVIII

femina virque simul Veneris cum germina miscent,
venis informans diverso ex sanguine virtus
temperiem servans bene condita corpora fingit.
nam si virtutes permixto semine pugnent
nec faciant unam permixto in corpore, dirae
nascentem gemino vexabunt semine sexum.

XIX

Οὕτω τοι κατὰ δόξαν ἔφθ τάδε καὶ νυν ἔασι
καὶ μετέπειτ' ἀπὸ τοῦδε τελευτήσουσι τραφέντα·
τοῖς δ' ὄνομα' ἀνθρώποι κατέθεντ' ἐπίσημον ἐκάστω.